



Un moine bouddhiste de 24 ans, Jigmet Basgo, a organisé un atelier I&C de deux jours les 8 et 9 juin pour 125 étudiants à Leh, dans sa région natale du Ladakh.

Le Ladakh, qui couronne le nord de l'Inde, est perché sur les hauteurs vertigineuses de l'Himalaya. Il n'est qu'à un saut du Toit du Monde, le Tibet. Celui qui s'y rend pour la première fois est obligé de se mouvoir plus lentement, jusqu'à ce que sa respiration s'adapte à l'air dont l'oxygène, à trois mille mètres d'altitude et davantage, est raréfié.

Ce lieu perdu s'est ouvert au monde en 1974. La population du Ladakh compte actuellement 236.539 habitants (en majorité des bouddhistes tibétains et des musulmans de la région de Kargil).

I&C au Ladakh

La formation a commencé par un atelier animé par Rigzin Spalbar, président du Conseil Autonome pour le développement du Ladakh. « Je m'inquiète pour la génération à venir » a-t-il dit. « Les jeunes vont à Delhi, à Chandigarh, etc... pour étudier et cela les pervertit. C'est la première génération qui étudie. Ils oublient les valeurs morales. C'est pourquoi je pense que cet atelier contribuera largement à préserver nos valeurs morales, et à protéger notre culture et notre langue. Il est donc tout à fait louable que l'Union des Etudiants du Ladakh de Varanasi ait pris part à l'organisation de cet événement. »

Tsewang Thinles, président de la section Jeunesse de l'Association des Bouddhistes du Ladakh, qui a contribué financièrement à l'atelier, a déclaré : « Nous sommes fiers de l'entente qui règne entre les religions au Ladakh. »

Le moine Jigmet Basgo, principal organisateur de l'atelier a encouragé les étudiants : « Que notre époque soit une période de dialogue. Vivons positivement – Bouddhistes et Musulmans. Nous avons le pouvoir d'apporter le changement. Evitons l'intolérance et l'esprit de caste. Vous avez la force de faire changer les choses. »

M. Spalbar, comme M. Thinles, ont demandé que d'autres ateliers I&C soient organisés à l'avenir, et ils ont l'intention de débloquer des crédits pour cela.

Les racines de l'extrémisme

Conseiller de l'administration pénitentiaire britannique et président de la Société Islamique de Grande-Bretagne, Ahtsham Ali était l'intervenant principal d'un forum organisé au centre d'I&C à Londres le 21 juin dernier sur le thème « Dépasser les extrémismes ». Pour cet intellectuel musulman très connu, ce sont les frustrations générées par l'injustice qui sont à l'origine des extrémismes. « Ces frustrations, a-t-il dit, il faut les canaliser dans des mécanismes légaux de changement de la société. »

Il constate que les quelque soixante-dix terroristes internés dans les prisons britanniques n'ont pratiquement jamais fait d'études supérieures, n'ont aucune estime de soi et souffrent d'un complexe de victimisation. Pour la plupart d'entre eux, l'exposition à l'idéologie extrémiste et aux nombreuses théories de conspiration s'est faite par des livres, des DVD et internet.

Après cette intervention, Urfan Azad, co-fondateur et directeur des services pour Noirs et Asiatiques de l'association Alcooliques Anonymes, a donné son témoignage personnel d'ancien extrémiste : Après qu'il avait eu des problèmes de drogue à l'université, son père l'a envoyé au Pakistan pour le « remettre sur la bonne voie ». Confronté à l'enseignement extrémiste et à un récit après l'autre d'atrocités commises contre des musulmans, il s'est retrouvé aux côtés des talibans dans le combat contre la Ligue du Nord en Afghanistan. Saturé

d'images de morts et de mutilations, il est rentré en Angleterre, toujours plein de haine contre les blancs. Puis la découverte et l'étude des textes sacrés de l'islam ont changé sa vision. Au point qu'aujourd'hui, il travaille auprès des jeunes touchés par la drogue, la délinquance et l'extrémisme.

Comment arracher ces jeunes à l'extrémisme, lui a-t-on demandé ? Ils ont besoin d'une argumentation de bon niveau pour se laisser convaincre, a-t-il répondu. « Il faut combattre leur vulnérabilité, leur redonner confiance en eux-mêmes et leur faire rencontrer des représentants des groupes qu'ils haïssent. Le problème, en Angleterre, c'est qu'on ne rencontre pas souvent des gens d'autres milieux ou cultures. »



Urfan Azad (au centre) et Ahtsham Ali (à droite) au forum

Brèves

Du nouveau pour les agriculteurs

CLAUDE BOURDIN



Des jeunes Ukrainiens du programme d'I&C, « Fondements de la liberté » ont animé, à Kigali (Rwanda), la logistique d'une réunion d'une trentaine de membres du Dialogue entre agriculteurs (DEA). Cet autre programme d'I&C rassemble des agriculteurs du monde entier à la recherche de nouvelles perspectives dans leur préoccupation de « nourrir le monde ». 14 pays étaient représentés. De cette réunion est sorti le renforcement de la branche d'Afrique Orientale (7 pays) et la mise en route d'une rencontre internationale du DEA prévue pour fin 2011 au Rwanda. Il a aussi été question du renforcement des liens entre agriculteurs rwandais et congolais (RDC), de la création d'une équipe au Sud-Soudan, d'un plan de cinq ans devant aboutir à une plus grande mobilisation et à une meilleure compréhension du monde rural et la création d'un module de formation d'agriculteurs au développement de projets de base.

Réfugiés et santé mentale : une initiative intéressante

Une initiative originale d'aide aux réfugiés se développe dans le nord-ouest de Londres. Lancé en 2007 par un réfugié somalien, Abdi Gure, par ailleurs membre d'I&C, et quelques compatriotes, ce projet vise à aider le groupe très marginalisé des réfugiés touchés par des maladies mentales. En l'espace de trois ans, une quarantaine de personnes ont été secourues et la plupart d'entre elles ont retrouvé une vie normale. Cela a aussi eu le mérite d'attirer l'attention des réfugiés sur les questions de santé mentale, jusqu'à présent été totalement méconnues parmi les Somaliens. La plus grande association britannique de santé

mentale, MIND, a qualifié le projet de « révolutionnaire, innovant et inspirant ».

Afrique : un nouveau documentaire

FLT Films, le service films d'I&C, vient d'achever un nouveau documentaire. Intitulé « ZAHRA – le changement commence à la maison », il relate l'histoire d'une réfugiée somalienne au Kenya, mère célibataire de quatre enfants et de ce qu'elle entreprend pour changer les choses parmi ses compatriotes réfugiés comme elle.

Le reportage pose certaines des questions cruciales menaçant la cohésion sociale : comment abattre les barrières de communication entre générations, résoudre les conflits entre groupes et clans et combattre le problème de l'exclusion féminine.

Canada : journée de guérison et de réconciliation

Le 10 juin dernier, des membres d'I&C à Edmonton, au Canada, ont participé à la « Journée nationale de guérison et de réconciliation. »

Parmi les orateurs, représentants des « premières nations » du Canada ou officiels de l'Etat d'Alberta ou du gouvernement fédéral, Maggie Hodgson, initiatrice de cette journée, a rendu hommage à l'aide désintéressée que l'équipe d'I&C à Edmonton a apportée au projet. Elle a dit son souhait que cette journée inclue tous les Canadiens, et pas seulement les autochtones et les métisses et insisté sur la nécessité pour les Canadiens de reconnaître d'autres pages troubles de leur histoire, notamment le traitement des Allemands, Italiens et Japonais internés au Canada durant la Seconde guerre mondiale. Pour que la guérison et la réconciliation se fassent au profit de tous les Canadiens, ceux-ci doivent apprendre leur histoire.

Roumanie : club de jeunes dirigeants

Une deuxième formation pour jeunes dirigeants s'est déroulée en juin dans la ville roumaine de Baia Mare. Ce club, qui a commencé en octobre 2010 avec

trois membres, en compte aujourd'hui seize, qui ont tous suivi une formation accélérée avec le programme « Fondations pour la Liberté ».

Un des participants commente ainsi ce qu'il a appris sur l'écoute silencieuse, une pratique enseignée dans ces formations : « Au début, cela me faisait drôle de rester tranquille pendant vingt minutes pour méditer ou penser à un problème, mais peu à peu je m'y suis habitué et j'ai pris des moments de silence de plus en plus régulièrement. Cela m'aide à prendre du recul par rapport à mes problèmes, à mieux les comprendre, et à ne pas m'énerver contre ceux que j'accuse d'en être la cause. »

CALENDRIER

PHILLIP ISLAND, Australie

18-24 juillet : Conférence des jeunes d'Asie Pacifique

CAUX, Suisse

Rencontres internationales 2011

- 3-8 juillet : Transformez-vous, changez le monde
- 10-17 juillet : Forum de Caux pour la sécurité humaine
- 26-31 juillet : Apprendre à vivre dans un monde multiculturel
- 2-8 août : Confiance et intégrité dans une économie mondialisée

Nigeria

15 octobre - 29 novembre : Programme d'entraînement au leadership « Harambee »

Rwanda

19-22 novembre : Rencontre internationale d'agriculteurs.

ACTUALITÉ MONDE est publié tous les deux mois par I&C International. Les lecteurs sont autorisés à le dupliquer et à le diffuser. Pour plus d'informations et pour vous abonner www.iofc.org

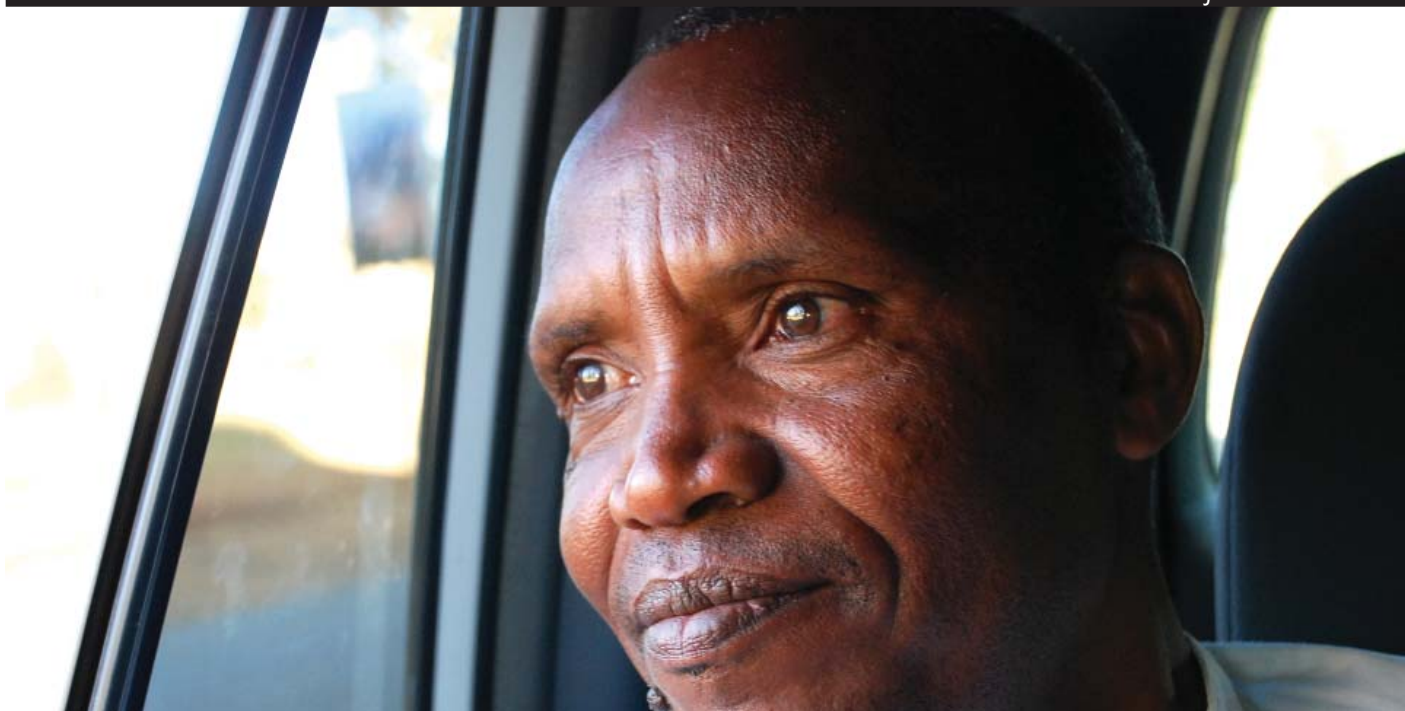
FRANCE : 7 bis rue des Acacias 92130 Issy-les-Moulineaux. info@ic-fr.org

SUISSE : rue Varembe 1, 1211 Genève 20

CANADA : 195 avenue Gérald LaSalle, Québec H8P 2A2



Réconcilier les différences, créer la confiance



BÂTISSEURS DE CONFANCE

« Je fais pousser la paix »

Lorsque sa maison a été incendiée et certaines personnes de sa famille tuées dans les violences interethniques de 1992 au Kenya, Joseph Wainaina ne pouvait penser qu'en termes de revanche. Aujourd'hui, il « fait pousser la paix », parcourant le pays avec la volonté de créer la confiance à tous les niveaux. Mike Brown l'a rencontré.

La douleur est encore vive. Alors qu'à treize nous nous entassions dans un matatu (une camionnette-taxi) et quittons la ville d'Eldoret, Joseph Wainaina pointe son doigt en direction d'arbres à l'horizon : « C'est là que je suis né. J'ai deux mères. » Celle qui lui a donné la vie est kikuyu, comme son père ; la seconde, qui l'a élevé depuis l'âge de six ans, appartient à la tribu des Kalenjins. « C'est ce qui m'a sauvé, ajoute-t-il. C'est parce que je parlais sa langue qu'ils ne m'ont pas tué. » Puis il décrit les attaques de 1992 : sa case incendiée, sa terre confisquée. « Ce genre de choses se passent tous les cinq ans, avec chaque élection, se lamente Joseph Wainaina. Nous étions à l'église ce dimanche matin. Lorsque nous avons entendu des hurlements, nous nous sommes sauvés. Nous ne pouvions pas revenir en arrière. » Où est-il allé ? « Nous n'en savions rien, juste là où un camion nous a déposés. »

« On pouvait entendre les cris, alors nous avons fui »

Quelques minutes plus tard, un autre souvenir jaillit et il pointe à nouveau son doigt vers les décombres d'un bâtiment au bord de la route : « C'est là que ma tante est morte. C'était en 2007. Après les élections, des heurts se sont propagés dans toute la région. Elle a essayé de fuir, mais elle a été repoussée dans sa case en feu. » Ses deux enfants ont été recueillis par un autre membre de la famille

qui a pu s'échapper. Joseph prend sa tête entre ses mains et pleure en silence.

Puis il reprend : « Ce ne sont pas seulement eux. C'est ce que nous nous sommes tous fait les uns aux autres. » Dans sa ville, épicerie des violences, les Kikuyus ont mis la main sur des propriétés abandonnées par des colons britanniques et qui elles-mêmes avaient appartenu à des paysans kalenjins. « Il nous faut travailler à reconstruire nos communautés. »

Avec du sang kikuyu, kalenjin et masai dans les veines, Joseph Wainaina a parcouru le Kenya rural à bicyclette, à moto et en matatu pour recréer des liens de confiance. Il continue à le faire avec des membres des autres tribus. De petites équipes qui vont là où leur présence peut être utile. Ils se servent du documentaire « An African Answer » (Une réponse africaine), un film réalisé par I&C et retraçant les efforts de paix de deux Nigériens, l'imam Muhammad Ashafa et le pasteur James Wuye, lorsqu'ils étaient venus dans la vallée kenyane du Rift après les violences de 2007.

Mais, pour Joseph, la situation après les violences de 1992 était radicalement différente. Il fallait d'abord survivre, puis se venger. Avec sa femme, sa mère et six jeunes enfants, il a été emmené à Ndaragwa, où ils ont rejoint d'autres exilés kenyans. Là, deux semaines plus tard, un homme l'a aperçu, pleurant de rage et de faim sous un arbre. Cet homme a emmené toute la famille prendre un repas dans un café, « un repas si bon que mes enfants ont eu une indigestion », se rappelle-t-il. L'homme a suggéré à Joseph d'aller chercher



du travail dans une certaine rue. Là, un homme âgé, le prenant pour un gars du coin, l'a appelé pour fixer un grillage de barbelé. Après plusieurs heures de transpiration, il a pu parler à son compagnon, qui a découvert la situation des Wainaina. L'homme a pris son tracteur et a emmené toute la famille vers une hutte qu'il a mise à sa disposition ainsi qu'un lopin de terre.

La gratitude n'a pourtant pas guéri Joseph de sa volonté de revanche. Après s'être assuré d'un poste de gardien dans le département de l'environnement, lui et des amis avaient commencé à former trois cents jeunes Kikuyus dans la forêt en vue de venger leurs souffrances. Tandis qu'il me raconte cette histoire dans notre voyage, il pointe à nouveau son doigt vers une route proche de l'Ouganda : « C'est là que nous avons l'habitude de voler du café. » Il leur fallait de l'argent pour acheter des armes. A ce moment-là, il a fait la connaissance, par l'intermédiaire d'un neveu, Joseph Karanja, du colonel Alan Knight, qui s'était autrefois, avant même l'indépendance, publiquement excusé pour « l'arrogance et l'égoïsme dans lesquelles les blancs avaient vécu au Kenya ». Joseph s'est dit alors qu'il arriverait peut-être à lui extorquer quelques fonds... Mais Knight s'est mis à l'interroger. « Je n'ai pu cacher mon amertume, reprend Joseph. Il la voyait sur mon visage. » Après plusieurs heures de conversation, Knight a demandé à Joseph s'il était chrétien. Devant l'affirmation claire de son interlocuteur, Knight lui a demandé s'il voulait bien dire le Notre Père en swahili. Lorsqu'ils étaient arrivés à la phrase : « Pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons... », Knight avait tapé du poing sur la table. Sans même terminer la prière, il lui a lancé : « Peux-tu honnêtement me dire que tu as pardonné ? » Puis il l'a laissé réfléchir.

« Je ne pouvais résister. Je savais que je mentais à mon Seigneur », se rappelle Joseph. Après une nuit sans sommeil, il s'était mis à pleurer, puis il avait déclaré à Knight qu'il voulait retourner à Eldoret et s'excuser pour sa haine auprès de ses voisins kalenjins. Knight lui a payé le voyage en bus et l'a accompagné jusqu'à la station.

« Les gens me demandent ce que je fais, je leur dit, je fais pousser la paix »

Arrivé à Eldoret, Wainaina s'est dirigé immédiatement vers ses voisins kalenjins. C'était pour lui une démarche difficile. Il voyait sa région, se rappelait sa maison, le bétail qu'il avait perdu. Mais il était venu pour s'excuser, et c'est ce qu'il a fait, en admettant les manoeuvres qu'il avait entreprises pour préparer sa revanche. « Certains de mes voisins faisaient les difficiles, d'autres ont refusé de croire à ma sincérité, d'autres, enfin, ont exprimé leurs regrets. » Quand, par contre, il est allé voir les jeunes qu'il avait formés, la plupart d'entre eux se sont montrés furieux, le considérant comme un traître. « Certains ont gardé leur rancœur jusqu'à aujourd'hui. »

Récemment une chaîne de télévision a montré Wainaina avec d'autres volontaires en train de reconstruire des maisons détruites en 2007. Mais le cheminement a été long.



En 1995, Joseph a décidé de quitter son travail et de se consacrer à aider ceux qui, comme lui, avaient souffert, mais aussi ceux qui avaient commis des violences. Son action a été relayée dans le cadre des églises et il a commencé à parcourir les régions rurales. Dans sa modeste ferme près de Ndaragwa, il nous a montré un petit téléviseur- magnétoscope et une batterie de voiture qu'il arrivait à monter sur sa bicyclette et qui lui permettait de montrer des films portant le message du changement des cœurs et des relations humaines. « C'est drôle, à certains moments, comment je rencontre les gens, me dit-il. Ce doit être l'action de Dieu. Parfois, dans une camionnette-taxi, les gens me demandent ce que je fais. Je réponds : « Je fais pousser la paix. »

En 2007, cependant, le cycle élections-violences a ramené la vengeance. Trente-neuf parents ont fait irruption dans la case de Joseph et de sa femme Anne en quête de sécurité. Deux autres avaient été massacrés. Une fillette avait été violée. « La colère m'a submergé, à double dose », se rappelle-t-il. Il n'y avait pas d'autre solution que de trouver un toit pour tout le monde. C'était la pagaille. Des amis se sont cotisés pour acheter des couvertures. Dans cette nuit troublée, « c'est comme si la voix de Dieu parlait en moi », se rappelle-t-il : « Tu es en train de raviver d'anciennes blessures. Souviens-toi : ta mère, ton frère et sa famille ont été recueillis par des amis kalenjins ! »

Joseph a dû se remettre au travail. Il a organisé une retraite pour plus de deux cents personnes, autour de sa case : « Réconciliation, tout simplement. » D'autres rencontres ont eu lieu ici ou là. C'est là que le film « An African Answer » a joué pleinement son rôle. En janvier dernier, le documentaire a été projeté à Burnt Forest, l'endroit même où avait eu lieu son tournage. On y voit des chefs des Kalenjins et des Kikuyus travaillant ensemble et formant un Conseil de la paix et un marché intertribus.

Présentant le film à une autre occasion, Joseph a raconté comment lui et sa femme avaient rassemblé leurs enfants et petits-enfants pour visionner le documentaire. « Après la projection, j'ai demandé à mes six enfants, qui ont tous passé dix-huit ans, d'écrire sur un papier tous les torts dont ils avaient pu souffrir de ma part. Cela a été aussi l'occasion de se dire du bien les uns des autres, des choses dont nous n'avions peut-être jamais parlé auparavant. »

Un tel message de changement et de pardon peut sembler dérisoire face aux tensions ethniques du Kenya et aux menées politiques qui les alimentent. Mais l'espoir est toujours là, avec tous les Kenyans qui « font pousser la paix. »

Traduit par Jean-Jacques Odier